

s'approchaient de Jésus pour l'entendre. Et les pharisiens et les scribes murmuraient, disant : Celui-ci reçoit des pécheurs et mange avec eux. Alors il leur proposa cette parabole : Qui d'entre vous, s'il a cent brebis et qu'il en perde une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf dans le désert et ne va chercher celle qu'il a perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? Et lorsqu'il l'a trouvée, il la met sur ses épaules, plein de joie. Et venant à sa demeure, il assemble ses amis et ses voisins, leur disant : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui était perdue. Je vous dis que, de même, il y aura plus de joie au ciel, pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. » (xv, 1-7.)

Voilà le Cœur de Jésus, Bon Pasteur : il poursuit le pécheur, sans qu'il le sache peut-être ; surtout sans qu'il en soit touché. Il le travaille par le remords, par l'épreuve, par le dégoût ; et alors, si cet égaré se souvient de Lui, qui a réjoui sa jeunesse, et tourne vers son Cœur un regard repentant, aussitôt, joyeux, il le relève, le prend entre ses bras, et le presse sur sa poitrine, tandis qu'au ciel, il y a fête pour le retour du pécheur à son Dieu.

Cette admirable peinture de la miséricordieuse bonté du Seigneur devait bien étonner les pharisiens et les scribes, hommes au cœur sec, et d'un égoïsme sans bornes.

Ce ne fut pas assez pour Jésus, il appuya sa doctrine d'une autre parabole : « Ou quelle femme, dit-il, ayant dix drachmes, si elle en perd une, n'allume sa lampe, ne balaye sa maison, et ne cherche avec soin, jusqu'à ce qu'elle la trouve ? Et après l'avoir retrouvée, elle assemble ses amies et ses voisines, disant : Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue. Je vous dis qu'ainsi il y aura une grande joie

parmi les Anges de Dieu, pour un seul pécheur qui fera pénitence. » (Luc xv, 8-18.)

Même amour pour les âmes, non point en général ; mais pour chacune, en particulier. Qui eût pensé que le Ciel, c'est-à-dire Dieu, ses Anges, ses élus, fussent attentifs, à ce point, aux intérêts des pauvres mortels ? L'Église triomphante a donc sans cesse les yeux tournés vers l'Église militante et l'Église souffrante ! Il en est ainsi, et la Communion des saints, du reste, est un dogme inscrit au symbole de l'Église catholique.

Scribes et pharisiens modernes, cherchez donc à travers tous ces discours du Maître un mot, un seul mot, qui ne soit pas en accord parfait, avec le Cœur de Dieu, tel qu'il doit être ; avec l'enseignement catholique. Vous ne le trouverez pas.

XXVII.

L'ENFANT PRODIGE.

A mesure que Jésus parlait, son regard allait plus avant et plus profondément dans la réalité des choses ; il voyait le genre humain, tout entier plongé dans le paganisme, comme le grand fugitif de la vérité de Dieu ; il revenait à Lui aux clartés de sa parole, que ses Apôtres allaient porter à ce monde avili, couvert des haillons de la misère morale, et se faisant l'égal des animaux par ses vices grossiers. Le Cœur de Jésus se dilatait au spectacle de la conversion du monde païen, qui lui donnerait tant d'amour et tant de martyrs, et il lui semblait déjà presser entre ses bras ces millions de pécheurs, trouvant leur bonheur à le servir. Alors il offrait ce magnifique tableau à ses auditeurs, sous la

forme de parabole. Et comme l'assemblée était composée de Juifs pour qui la gentilité était odieuse, Jésus fit allusion au mécontentement qu'ils éprouveraient, en voyant les nations elles-mêmes évangélisées par ses Apôtres ; le peuple Juif était le frère aîné demeuré fidèle à Dieu, son Père ; et l'autre frère, le païen, c'était le Prodiges accueilli avec tant de bonheur. « Un homme, dit Jésus, eut deux fils, et le plus jeune des deux dit à son père : Mon Père, donnez-moi la portion d'héritage qui doit me revenir. Et le père leur fit le partage de son bien. Peu de jours après, le plus jeune fils, ayant réuni tout ce qu'il avait, partit pour une région étrangère et lointaine, où il dissipa son bien en vivant dans la débauche. Et après qu'il eut tout consommé, une grande famine survint en ce pays, et lui-même commença à sentir l'indigence. S'en allant donc, il s'attacha à un des habitants de cette contrée, qui l'envoya à sa maison des champs paître les pourceaux. Là il désirait remplir son ventre des gousses que mangeaient les pourceaux et personne ne lui en donnait. Enfin étant rentré en lui-même, il dit : Combien de mercenaires, dans la maison de mon père, ont du pain en abondance, et moi je meurs ici de faim ! Je me lèverai et j'irai vers mon père ; et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ; traitez-moi comme l'un de vos mercenaires. Et, se levant, il vint vers son père. Comme il était encore loin, son père le vit : et touché de compassion, il accourut, se jeta à son cou, et le baisa. Et le fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Mais le père dit à ses serviteurs : Apportez promptement sa robe première et l'en revêtez ; mettez-lui un anneau au doigt et une chaussure aux pieds ; et amenez le veau gras et tuez-le ; et mangeons, et li-

vrons-nous à la joie du festin : parce que mon fils que voici, était mort et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé. Et ils se mirent à faire grande chère.

« Cependant son fils était dans les champs ; et comme il revenait et approchait de la maison, il entendit la musique et la danse. Alors appelant un des serviteurs, il lui demanda ce que c'était. Le serviteur lui répondit : Votre frère est venu, et votre père a tué le veau gras, parce qu'il a retrouvé son fils en vie et en santé. De quoi il s'indigna, et ne voulait point entrer. Son père donc étant sorti, se mit à le prier. Mais il répondit à son père : Voilà tant d'années que je vous sers, sans avoir jamais transgressé vos ordres, et jamais vous ne m'avez donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis. Au contraire, votre fils que voilà, lequel a dévoré son bien avec des femmes perdues, n'est pas plutôt venu que vous avez tué pour lui le veau gras.

« Mon fils, lui dit son père, toi, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Mais il fallait faire un festin et se réjouir, parce que ton frère que voici, était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé. » (Luc xv, 11-32)

Cette parabole dite par Jésus aux montagnes de Galaad, en Pérée, est vraiment l'histoire du genre humain, qui abandonna le culte de Dieu, et la révélation divine, pour réclamer les droits de la seule raison : *les droits de l'homme*. Bientôt on le vit se jeter à toutes les débauches de l'esprit et du corps, et la famine ne tarda pas à se faire sentir au cœur de la pauvre humanité, parce que Dieu seul est sa vie. Et de quoi donc se nourrit un pécheur parti en terre étrangère et lointaine, où il croit que Dieu ne le voit pas ? Des jouissances bestiales : le dieu des pécheurs, c'est le ventre. Jésus a dit le mot, et Paul l'a redit. Mais voici que l'Évangile a été prêché, et le prodige a compris le bonheur des

serviteurs de Dieu son Père ; il se lève soudain et revient à Lui.

Avec quel bonheur le Père des cieux l'a reçu, lui rendant la robe de son innocence ; les chaussures de la foi pour marcher dans la vérité ; l'anneau de l'alliance avec le Christ, Époux des âmes ; l'aliment succulent et le vin mystérieux de ses autels ; les joies du foyer paternel et le bonheur intime.

Voilà l'histoire des peuples devenus chrétiens, depuis dix-huit siècles : les païens encore aujourd'hui se convertissent à la foi en Jésus-Christ, et le vieux peuple juif est toujours là aussi pour se plaindre, comme le fils aîné de la parabole ; sans cesse il travaille à écarter de la maison de Dieu les prodiges qui reviennent à lui. Reconnaissons que pour tracer ainsi, en quelques coups de pinceau un pareil tableau, il faut le doigt de Dieu, et nul cœur au monde, sinon le Cœur infiniment aimant de Jésus, n'a su aimer jusque-là l'humanité, et surtout l'humanité déchue. Adorons donc en notre Maître le père et le sauveur du genre humain, ce grand Enfant prodigue.

XXVIII.

DES RICHESSES.

Notre-Seigneur, qui avait recommandé à ses disciples de fuir toute avarice, prit soin de signaler à ceux qui l'écoutaient, au sein de cette même réunion, le danger des richesses et le bon usage qu'il faut en faire.

Jésus parlant des richesses les appelle : *Richesses d'iniquité*. « Les richesses sont toujours iniques pour ceux qui sont eux-mêmes tels, et qui mettent en elles

tout leur espoir. On peut encore dire avec saint Ambroise que le Sauveur appelle les richesses iniques parce que leurs divers attraits séduisent et entraînent nos cœurs ; ou bien encore parce que dans la série de ceux dont on recueille l'héritage, il peut se trouver quelqu'un qui ait acquis injustement le bien d'autrui, sans que nous en ayons connaissance ; c'est l'explication donnée par saint Basile. » (Somme Théolog., saint Thomas, de l'Aumône.)

L'expérience prouve que les richesses, facilitant aux hommes le moyen de se procurer la plupart des jouissances de ce monde, deviennent pour beaucoup une occasion de péché : si on ne s'y attache pas pour elles-mêmes, ce qui est le propre de l'avarice, on les aime à cause des agréments qu'elles procurent. Dès lors, elles distraient, éloignent de Dieu, et corrompent le cœur en y éteignant la charité.

Les richesses ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, elles le deviennent par l'attachement inique qu'on leur porte, et le mauvais usage qu'on en fait. Elles peuvent servir au juste, pour venir en aide aux pauvres. Mais comme elles sont un piège aussi pour la vertu, le Christ a conseillé aux riches de s'en défaire. Remarquons bien : *il a conseillé*, non commandé, de se dépouiller de sa fortune. Ce conseil évangélique a été suivi dès l'origine du Christianisme par l'Église naissante, et des Ordres religieux ont toujours fait vœu de pauvreté. C'est là un moyen d'arriver à la perfection, mais rien qu'un moyen, car la perfection consiste dans la charité ou amour de Dieu.

Par les paroles que nous allons lire, Notre-Seigneur engage ses disciples à user des richesses pour s'assurer un avenir brillant, non en ce monde, mais dans l'autre. Et à ce propos il cite l'exemple d'un économe infidèle, qui avait pris soin, en agissant à l'encontre des

intérêts de son maître, de se ménager des amis, pour l'époque où son sort deviendrait malheureux. Jésus ne loue pas ses injustices, mais sa prudence et il invite ses disciples à faire pour le ciel ce que fit l'économe pour lui-même, en ce monde. Écoutons ces paroles vraiment dignes du Docteur des docteurs.

« Or, Jésus disait encore à ses disciples : Un homme riche avait un économe, et celui-ci fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien. Et il l'appela et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de toi ? Rends-moi compte de ton administration ; car tu ne pourras plus désormais gérer mon bien. Alors l'économe dit en lui-même : Que ferais-je, puisque mon maître m'a ôté l'administration de son bien ? Je ne puis cultiver la terre, et j'ai honte de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que des personnes me reçoivent chez elles, quand on m'aura ôté mon emploi. Ayant donc fait venir l'un après l'autre les débiteurs de son maître, il dit au premier : Que devez-vous à mon maître ? Celui-ci répondit : Cent barils d'huile. L'économe lui dit : Tenez, voilà votre obligation ; asseyez-vous là promptement, et faites-en une de cinquante. Il dit ensuite à un autre. Et vous, qu'est-ce que vous devez ? Celui-ci répondit : Cent mesures de froment. Tenez, lui dit-il, voilà votre obligation ; faites-en une de quatre-vingts. Le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi prudemment : car les enfants de ce siècle sont plus habiles dans la conduite de leurs affaires que les enfants de lumière. Et moi je vous dis : Employez les richesses d'iniquité à vous faire des amis, afin que quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. » (Luc xvi, 1-9.)

Évidemment, le maître qui a été volé, ne loue pas son économe d'avoir été voleur, mais prudent à sa manière : Jésus fait de même ; et il trouve là un argument

bien capable de stimuler notre foi, notre espérance et notre charité, en nous disant : Faites donc pour le ciel, vous mes disciples, ce que font pour la terre, ceux qui ne le sont pas. Donnez aux pauvres ces biens, qui ne vous sont pas nécessaires ; ni même utiles, puisqu'ils vous portent à offenser Dieu, par l'abus que vous en faites. En donnant généreusement par esprit de foi, vous vous assurez une demeure au ciel. Que de pécheurs, après avoir entendu et goûté cet avis du divin Maître, se sont mis à être bons pour les malheureux, en vue de leur salut, et Dieu a eu pitié d'eux ! N'est-il pas écrit : « Heureux l'homme qui a l'intelligence de l'indigent et du pauvre : au jour mauvais, le Seigneur le délivrera ! » (Ps. xl, 2)

Il n'en coûte pas beaucoup de donner un peu de son superflu aux pauvres, eh bien ! c'est un moyen assuré d'obtenir la grâce et le salut, la seule chose grande et nécessaire qui importe à l'homme : « Celui qui est fidèle dans les moindres choses, l'est aussi dans les grandes. » (Luc xvi, 10.)

Vous ne voulez rien donner de vos biens d'iniquité, vous ne recevrez pas ceux du ciel. « Si donc vous n'avez pas été fidèles dans les richesses injustes, qui vous confiera les véritables ? Et si vous n'avez pas été fidèles dans un bien étranger, qui vous donnera le vôtre propre ? » (Ibid. 11, 12) qui est la vie de votre âme, votre éternel bonheur.

Car il y a en nous deux hommes, ne l'oublions jamais : Celui du dedans, l'âme ; et celui du dehors, le corps ; comme il y a deux maîtres : Dieu et Satan. Or « Nul serviteur ne peut servir deux maîtres ; car ou il haïra l'un, et aimera l'autre ; ou il s'attachera à l'un, et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. » (Ibid. 13.) De même, si nous aimons avant tout le salut de notre âme, nous mortifions notre corps, avide

de jouissances sensuelles ; tandis que si nous aimons celui-ci plus que notre âme, nous le flattons, oubliant et compromettant notre éternel bonheur.

« Or, les pharisiens, qui étaient avarés, écoutaient tout cela, et ils se moquaient de lui. » (Luc XVI, 14.) C'est ce que l'on continue à faire, au sein du monde où nous vivons.

« Et il leur dit : Pour vous, vous avez grand soin de paraître justes devant les hommes ; mais Dieu connaît vos cœurs : or, ce qui est grand aux yeux des hommes, est en abomination aux regards de Dieu. » (Ibid. 15.)

La Loi ancienne promettait les biens de ce monde aux Juifs charnels, en récompense de leur fidélité à Dieu : il n'en est plus de même sous la Loi nouvelle ; celle-ci promet avant tout les biens de la vertu et de la vie éternelle : « La Loi et les prophètes jusqu'à Jean ; depuis Jean, le royaume de Dieu est annoncé, et chacun se fait violence pour y arriver. » (Ibid. 16.) Non pas que Jésus soit venu abolir la Loi, non : mais plutôt la perfectionner. « Le ciel et la terre passeront plutôt qu'un seul point de la Loi manque son effet. » (Ibid. 17.) C'est ainsi que Moïse a permis aux Juifs à cause de la dureté de leurs cœurs de renvoyer leurs femmes et d'en épouser une autre ; mais Jésus dit : « Quiconque renvoie sa femme et en épouse une autre se rend adultère ; et quiconque épouse celle que son mari a renvoyée, se rend adultère. » (Ibid. 18.)

La parole du Christ a été entendue, et la Loi chrétienne a prévalu au foyer et dans les familles, et jusque dans la législation. Depuis que les Juifs nous reviennent, avec les scribes et les pharisiens, le divorce qu'ils pratiquent, revient avec eux, tandis qu'ils sont au pouvoir.

Tant il est vrai, que Jésus a élevé l'humanité à des hauteurs qu'elle n'atteignait pas, et d'où elle tombe,

aussitôt qu'il n'est plus là pour l'y maintenir. C'est que pour se vaincre et dominer le corps, l'âme a besoin de la grâce du Christ : or, qui rejette Jésus, rejette sa main qui soutient notre faiblesse, et alors nous succombons sous le fardeau de la chasteté, trop lourd aux Juifs et aux mauvais Chrétiens.

En résumé, en dehors de l'enseignement chrétien, l'homme est un viveur égoïste, sans entrailles pour le malheureux ; il va de festin en festin, rouler aux enfers, et ne s'aperçoit de son imprudence coupable, que quand il est trop tard. Le voici peint par le Maître, d'une main divine.

« Un homme était riche, vêtu de pourpre et de lin, et faisait tous les jours des festins splendides. Et un mendiant, nommé Lazare, était couché à sa porte, couvert d'ulcères, souhaitant de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, et personne ne lui en donnait : mais les chiens venaient et léchaient ses ulcères. Cependant il arriva que le mendiant mourut, et qu'il fut porté par les Anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer. Or, levant les yeux lorsqu'il était dans les supplices, il vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein. Et s'écriant, il dit : Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare, afin qu'il trempe l'extrémité de son doigt dans l'eau, et qu'il rafraîchisse ma langue, parce que je suis tourmenté dans ces flammes. Mais Abraham lui répondit : Mon fils, souviens-toi que tu as reçu les biens dans ta vie, et Lazare pareillement les maux : maintenant donc celui-ci est consolé ; toi, au contraire, tourmenté. De plus, entre vous et nous un grand abîme est affermi ; de sorte que ceux qui le voudraient ne peuvent passer d'ici vers vous, ni venir ici du lieu où vous êtes. Le riche reprit : Au moins, père, je vous prie, envoyez-le dans la maison de mon père ; car j'ai

cinq frères ; afin qu'il leur atteste ces choses, et qu'ils ne viennent point eux aussi, dans ce lieu de supplices. Sur quoi Abraham lui dit : Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent. Lui insista : Non, père Abraham ; mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils feront pénitence. Abraham reprit : S'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes, quelqu'un des morts ressusciterait, qu'ils n'y croiraient pas non plus. » (Luc xvi, 19-31.)

Une légende, reçue dès longtemps à Jérusalem, place la maison du Mauvais Riche, à cheval sur la rue qui conduit à la porte de Damas ; et au bas, le réduit où allait s'abriter le pauvre Lazare.

C'est que le Christ n'ignorait rien ; son regard divin lisait à découvert jusque dans les âmes, et sa parole, parole de Dieu lui-même, ne connaissait d'autre loi que celle de la sagesse infinie. Comme Souverain Maître, il avait autorité sur tous et sur tout.

C'est pourquoi ses discours disaient l'exacte vérité, ce qui était, et frappaient à coups sûrs. Les scribes et les pharisiens se voyaient par Lui peints d'après nature, et lorsque ses regards pouvaient un instant rencontrer leurs yeux, ils détournaient la tête, comme en face du soleil, et s'en allaient méditant contre lui de sinistres projets, au lieu de se convertir à la vérité.

« Ils étaient avares, » dit l'Évangile : ce mot explique tout ; car Jésus était sans pitié pour l'avarice et l'orgueil pharisaïques.

Disons ici qu'il y a des visions réelles, intellectuelles et imaginaires. Dieu peut, par des visions intellectuelles, montrer aux hommes ce qu'il veut ; les faire sentir et parler, comme si elles étaient réelles. Il en fut ainsi, disent les commentateurs de la Sainte-Écriture, du Mauvais Riche.

XXIX.

LE DEVOIR.

Pour terminer ces instructions, Notre-Seigneur rappela aux serviteurs leurs devoirs, et les sentiments qu'ils doivent avoir intérieurement, quand ils ont rempli leurs obligations. « Qui de vous, disait-il à son auditoire, ayant un serviteur occupé au labourage ou à la garde des troupeaux, lui dit, au moment où il revient des champs : Viens vite et mets-toi à table ? Ne lui dit-il pas plutôt : Prépare-moi à souper, passe ta ceinture autour du corps et sers-moi, jusqu'à ce j'aie bu et mangé ; après quoi tu mangeras et tu boiras à ton tour ? Aura-t-il quelque obligation envers ce serviteur qui aura fait ce qui lui était commandé ? Je ne le pense pas. De même quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites aussi : Nous sommes des serviteurs sans mérite ; car nous n'avons fait que ce que nous devions faire. » (Luc xvii, 7-10.)

Cette réponse magnanime s'est retrouvée souvent dans le cœur et sur les lèvres des héros chrétiens : après un acte de courage, chacun les louait, et ils disaient à leurs chefs, ces simples paroles : Je n'ai fait que mon devoir. C'est la réponse d'une âme naturellement chrétienne, quand elle émane d'un païen.

XXX.

RÉSURRECTION DE LAZARE.

De tous les miracles par lesquels Notre-Seigneur ait prouvé sa divinité, un des plus éclatants, nul ne le

contestera, est sûrement la résurrection de Lazare. Jésus avait guéri un aveugle-né, en lui créant des yeux, puisqu'il était aveugle de naissance : c'était un acte divin ; mais rendre la vie à un cadavre en putréfaction, c'est-à-dire commander à l'âme de rentrer dans ce corps, et restaurer instantanément ce corps, le refaire sain, plein de vie et de santé, il faut l'avouer, c'est créer un homme presque tout entier.

Ajoutons que Lazare, Marthe et Marie avaient une position élevée dans la société : ils étaient riches et fort considérés ; leur demeure de Béthanie, aux portes de Jérusalem, les mettait en vue, et en rapport avec tout ce qu'il y avait de plus noble dans la cité sainte. Madeleine s'était fait naguère un renom par la légèreté de sa vie, et voici que maintenant elle étonnait le monde par sa chasteté et sa modestie. Puis les funérailles de Lazare avaient eu lieu ; trois jours durant, selon la coutume des Juifs, le mort avait été exposé, le visage découvert ; le quatrième jour le linceul avait été étendu sur sa face, et le cadavre enfermé dans le sépulcre, qu'on avait fermé et scellé d'une pierre, au milieu des cris et des pleurs. L'assistance avait été nombreuse ; en un mot, tout contribuait à rendre ce trépas, illustre, partant aussi le fait de la résurrection de Lazare.

Le divin Maître, sans doute pour achever de convertir les uns, et rendre inexcusable l'incrédulité des autres, sembla vouloir, contre sa coutume, donner à ce miracle un éclat, un retentissement universel dans tout le pays, et au delà. D'autant plus que la Pâque était proche, et que des Juifs, venus de toutes les contrées et en grand nombre, commençaient à paraître à Jérusalem.

Voici, du reste, le récit lui-même, tel que nous le lisons au chapitre XI^e de saint Jean.

« Il y avait un homme malade, appelé Lazare, du bourg de Béthanie, où demeuraient Marie et Marthe sa sœur. Or, Marie était celle qui répandit des parfums sur le Seigneur, et lui essuya les pieds avec ses cheveux : et Lazare, alors malade, était son frère. Ses sœurs donc envoyèrent dire à Jésus : Seigneur, voilà que celui que vous aimez est malade. Ce qu'entendant, Jésus leur dit : Cette maladie ne va pas à la mort ; mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. Or, Jésus aimait Marthe, et sa sœur Marie, et Lazare. Ayant donc entendu dire qu'il était malade, il demeura toutefois deux jours encore au lieu où il était. Et après cela il dit à ses disciples : Allons de nouveau en Judée. Les disciples lui dirent : Maître, les Juifs cherchaient tout dernièrement à vous lapider, et vous retournez là ! Jésus répondit : N'y a-t-il pas douze heures dans le jour ? Si quelqu'un marche dans le jour, il ne se heurte point, parce qu'il voit la lumière de ce monde ; mais s'il marche dans la nuit, il se heurte, parce qu'il manque de lumière. » (1-10.) La nuit, c'est-à-dire l'heure marquée pour sa mort n'était pas encore venue.

« Il parla ainsi, et après il ajouta : Lazare notre ami dort : mais je vais pour le tirer de son sommeil. Sur quoi ses disciples lui dirent : Seigneur, s'il dort, il sera guéri. Or, Jésus avait parlé de sa mort ; mais ils crurent qu'il parlait du sommeil ordinaire. Alors donc Jésus leur dit clairement : Lazare est mort. Et je me réjouis à cause de vous, de n'avoir pas été là, afin que vous croyiez. Mais allons vers lui. Sur quoi Thomas, appelé Didyme, dit aux autres disciples : Allons, nous aussi, afin que nous mourions avec lui. Jésus vint donc et trouva que Lazare était déjà depuis quatre jours dans le sépulcre. Or, Béthanie était près de Jérusalem, à quinze stades environ. Il y avait là beaucoup de Juifs, venus pour consoler Marthe et Marie de la mort de leur

frère. Aussitôt que Marthe apprit que Jésus arrivait, elle alla au-devant de lui ; mais Marie se tenait assise dans la maison. Marthe dit donc à Jésus : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort : mais maintenant même, je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous le donnera. Jésus lui répondit : Votre frère ressuscitera. Marthe lui dit : Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection du dernier jour. Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Croyez-vous cela ? Elle lui dit : Assurément, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. Et ayant parlé ainsi, elle s'en alla, et appela sa sœur Marie en secret, en disant : Le Maître est ici, il l'appelle. Ce que celle-ci ayant entendu, elle se leva promptement, et vint vers lui.

« Or, Jésus n'était point encore entré dans le bourg, mais il se trouvait au lieu où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs donc qui étaient avec elle dans la maison et la consolait, ayant vu Marie se lever en hâte et sortir, la suivirent disant : Elle s'en va au sépulcre pour y pleurer. Mais Marie étant venue au lieu où était Jésus, le voyant elle tomba à ses pieds, et lui dit : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. Lorsque Jésus la vit pleurant, et les Juifs qui étaient venus avec elle pleurant aussi, il frémit en son esprit, et se troubla lui-même. Et il dit : Où l'avez-vous mis ? Ils lui répondirent : Venez et voyez.

« Et Jésus pleura : *Et lacrymatus est Jesus*. Sur quoi les Juifs dirent : Voyez comme il l'aimait. Cependant quelques-uns d'entre eux ajoutèrent : Ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, faire que celui-ci ne mourût pas ?

« Jésus donc frémissant de nouveau en lui-même, vint

au sépulcre. C'était une grotte, et une pierre était placée dessus. Jésus dit : Otez la pierre. Mais Marthe, la sœur de celui qui était mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà mauvais, car il est à son quatrième jour. Jésus lui répondit : Ne vous ai-je pas dit que si vous croyiez, vous verriez la gloire de Dieu ? Ils ôtèrent donc la pierre. Alors Jésus, levant les yeux en haut, dit : Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez exaucé. Pour moi, je savais que vous m'exaucez toujours : mais à cause du peuple qui m'environne, j'ai parlé, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. Après ces mots, il cria d'une voix forte : Lazare, viens dehors.

« Et soudain celui qui avait été mort sortit, ayant les mains et les pieds liés de bandelettes, et le visage enveloppé d'un suaire. Jésus leur dit : Déliez-le, et laissez-le aller. » (Jean XI, 44-44.)

Que conclure de ce fait, qui est absolument certain, sinon que Jésus est vraiment le Fils de Dieu ?

Ce fait est certain, puisqu'il s'est passé sous les yeux d'une grande foule, composée, en général, de personnes éclairées, la plupart plutôt hostiles à Jésus que favorables.

Ce récit, nous le tenons d'un témoin oculaire, Jean, apôtre et évangéliste inspiré, qui a écrit son Évangile et l'a publié de son vivant, alors que la ville de Jérusalem, et toute la Judée, auraient pu le convaincre de mensonge, si le fait n'avait pas existé.

Aujourd'hui encore, à Jérusalem, chacun sait où était la maison de Lazare, à Béthanie ; son sépulcre, et la pierre où s'assit Jésus, pendant son colloque avec Marthe. Nous avons nous-même vénéré ce rocher, ce sépulcre et les ruines d'une église bâtie sur ce tombeau, dont parle saint Jérôme au IV^e siècle. « En 870, dit le Frère Liévin, Bernard-le-Sage nous montre le tombeau